

§ II- LETTRES, N° 230

2- A MERE

HENRI-DOMINIQUE, N° 155

LETTRE, N° 155

+

Dijon, ce 23 Mai 1868.

Pauvre Enfant que j'ai de la peine de ne vous voir si rudement éprouvée et de ne pouvoir vous épargner ou tout au moins vous diminuer l'épreuve! J'ai bien prié ~~+~~ pour ~~ne-+~~ vous cependant et plus je vais plus je me persuade que Dieu n'a voulu en tout cela que notre avancement à tous, le vôtre, le mien, et celui de nos pauvres filles et enfants. Je sais bien qu'en apparence le résultat est tout contraire mais j'espère, plus que cela, je suis sûr que si, tous, nous sommes généreux et résolus à tout souffrir plutôt que de donner notre consentement à quoique ce soit de contraire à la volonté de Dieu, il ne résultera de tout cela, et dans un temps moins éloigné qu'on le pourrait croire, que le bien de l'Oeuvre et de nos âmes. Ainsi-soit-il!

Vous ne me répondez pas au sujet de mon prochain voyage, d'où je dois conclure sans doute que vous le redoutez plus que vous le désirez. Est-ce cela, mon Enfant? Vous savez que je suis résolu à tout pour vous rendre l'épreuve moins lourde, dites-moi donc ce que vous préférez. Que si vous me laissez libre, je suis assez d'avis de partir vers le 4 ou 5 Juin pour rentrer à Dijon après la Fête Dieu. Mais notre 1er acte sera de régler ensemble l'emploi de nos journées, et ne cherchant en tout que ce qui nous paraîtra plus conforme à la volonté de Dieu,

Informez ~~+~~ vous si, depuis les trains d'été, le courrier part toujours de Fresnes-S. Marnes à la même heure? Je compte vous arriver par là la prochaine fois? Je vais être en retraite demain tout le jour. Priez p. moi! (a)

(a) Note en marge en haut de la lettre.



Henri-Dominique
(a)

nous oubliant et nous effaçant nous-même, le plus possible en tout. Pensez d'avance à ce qui sera le mieux et j'accepte dès ce moment ce que, devant Dieu, vous trouverez meilleur.

Je vais essayer d'écrire au R.P.E. Je m'étonne vraiment de ce que vous dites et je ne sais rien de ce qu'il croit que je sais. J'espère bien qu'il ne viendra pas de malentendus maintenant entre lui et moi.

Veillez ajouter à la liste des recommandations:
 M^{me} P.- Une personne et toute sa famille, entr'autres plusieurs malades.

S. Agnès vous fait dire qu'elle souffre de votre silence, mais qu'elle ne doute pas, et ne doutera jamais de votre coeur. Elle me raconte encore une autre chose merveilleuse au sujet d'Antoinette. Je crains bien que l'une ou l'autre ou toutes deux ne tombent dans des pièges.

Je crains fort qu'une fois là bas J. ne puisse ployer son orgueil à faire la cuisine. D'autre part je ne vois pas d'autre place pour elle et je n'oserais pas la proposer ailleurs. Elle ne veut pas que je dise rien de son habitude, et je n'en dirai rien, dès lors, mais pouvons-nous bien donner J. de confiance, sans prévenir de quelque chose? et nous croira-t-on même, puisque l'on ne peut ignorer qu'elle est au nombre de nos Enfants? Je vous prie de me dire une dernière fois ce que vous désirez au sujet de J.. et ce qu'il vaut mieux en faire d'après vous.

Je suis de votre avis: refuser Didier et Collot. Je donnerai pour raison l'âge et le but de l'oeuvre qu'elles ne pourraient atteindre. Je le laisserai libre pour l'autre, cette personne de 32 ans, qu'il nomme bien Maréchal.

C'est entendu: S. Phil. sera reçue aux premiers jours de Juillet (ou même 1^{er} si v. le préférez, à mon prochain voyage, à la Fête-Dieu). Nous pourrons lui donner le nom de S^t Marthe. Quant à nos Enfants je me propose, (depuis bien des jours j'y ai pensé) de leur donner les noms des deux apôtres, tous deux convertis, dont nous faisons la fête à la fin de Juin: petite S^t Pierre, et petite S^t Paul seraient leurs noms; et plus tard nous verrons, si elles passent au rang des soeurs.- Etes vous de cet avis?

Je suis sûr, mon Enft, que M^{me} Pion ne m'a pas



*quelques
ans.*

fait d'autres promesses que celle dont je vous ai parlé. Si donc vous n'en avez pas reçu de votre côté, c'est qu'elle n'en a pas fait d'autres. Dans tous les cas vous pouvez vous assurer si c'est cela, la lettre où elle m'en parlait était du 18 Juin 1867. Voyez mes lettres de cette époque.

Ainsi, ma pauvre Enfant, vous persistez à croire que vous ne resterez plus longtemps avec nous (et à le désirer peut être) et c'est sérieusement que vous me dites encore que vous voudriez bien une âme charitable qui prit votre place! - Vous n'êtes donc là que par contrainte, mon Enfant, parceque vous n'osez pas vous retirer de l'œuvre-votre père? Non, ma pauvre Enfant, je vous crois plus forte que vous ne le croyez vous-même. J'ai la ferme confiance que par la grace de Dieu votre générosité sera forte et patiente jusqu'au bout et que, par la grâce de Dieu aussi, vos forces physiques ne vous manqueront pas si tôt que vous semblez le croire. Et cependant, je le sais, il faut être prudent, il ne faut pas vous laisser écraser sous le faix de toutes choses à la fois, voulez-vous que j'écrive confidentiellement pour sonder le terrain et voir si nous pouvons espérer de trouver quelque aide efficace? Et préférez-vous que j'écrive à la R^{de} Mère Prieure de Langres ou à celle de Bonnay? Si cela doit se faire jamais, il est évident que le plus tôt sera le mieux, nous pourrions mieux initier ces nouveaux ouvriers à la culture de la-notre chère vigne, et les employer plus tôt. Je veux avoir toute votre pensée là dessus, sans restrictions, ni réserves, ni demi mots, toute; et quoi qu'il soit, croyez toujours, chère fille, à l'inaltérable dévouement de

Votre père qui vous bénit au nom de N.S.

fr. M. Jean-Joseph



epusfany
1867